

## Le Soir.

Juillet 1874.

Derrière la forêt, calme et silencieuse,  
La lune se levait lente et majestueuse,  
La nature semblait retenir son haleine,  
A l'apparition de cette blanche reine  
Qui venait éclairer de sa douce lumière  
La campagne déserte et le bois solitaire.

Aucun bruit ne troublait cet éloquent silence,  
La pensée s'envolait, oubliant l'existence,  
Vers l'astre de la nuit qui trônait radieux  
Dans l'espace éthéré de l'infini des cieux!

Quel charme indescriptible en ce moment suprême  
Dans toute la nature! — Oh nuit, comme je t'aime!  
Quand je te vois ainsi descendre avec mystère,  
Apporter le repos, l'oubli sur cette terre! . . . .

## Souvenirs.

Qui n'a pas feuilleté le livre du passé,  
Rêvé d'un temps lointain, obscur, presque effacé,  
Où tout petit encor le premier souvenir  
S'imprimait dans le cœur pour ne plus en sortir.  
Comme un long rêve, alors, qui flotte doucement,  
Les scènes du passé défilent lentement  
Devant l'esprit songeur! . . .

C'était pendant l'hiver. (1844)  
Il faisait froid, bien froid et le ciel était clair;  
Mon père au point du jour, souvent, m'enveloppait,  
Me prenait sur son bras robuste et m'emportait,  
Sur un large chemin qui faisait une pente

Que la neige et le froid rendaient souvent glissante.  
Je tremblais chaque fois alors entre ses bras,  
Avec auxiété je comptais chaque pas  
Qui craquait dans la neige; au moindre mouvement.  
Je détournais les yeux. — Que j'étais donc enfant!  
La pente redoutée, effrayant mon regard  
Jadis, m'a fait sourire en la voyant plus tard! . . .

1852.

A l'école un matin, c'était un mercredi,  
Le jour où l'on avait vacance après-midi  
Un soleil de printemps illuminait l'espace,  
Ses rayons bienfaisants inondaient notre classe;  
La pensée s'envolait au loin dans la campagne,  
Courant après les fleurs, grimpant sur la montagne.

Qu'il nous paraissait long, cet ennuyeux matin!  
Le professeur perdit ce jour-la son latin.

Mais tout-à-coup le ciel devint en peu d'instants  
Tout sombre, puis la pluie vint tomber à torrents;  
Bien sûr le professeur lut sur quelques visages  
Le dessapointment causé par ses nuages.  
Chers enfants, nous dit-il, c'est ainsi dans la vie;  
Sans doute vous aviez en tête une partie,  
Bien des projets s'en vont ainsi, rien n'est durable,  
On bâtit ici-bas bien souvent sur le sable! . . .

(18 Août 1861.)

Un jour loin du pays je me vois emporté.  
Le train marche sans cesse avec rapidité,  
Tantôt longeant un mont, tantôt un précipice,  
Plus loin les bords d'un lac, puis soudain il se glisse  
Dans quelque noir tunnel, immense souterrain,  
Où semble résider l'inferral souverain.  
Triste et préoccupé je regardais à peine  
Ce tableau merveilleux, cette sublime scène!